

GÉRARD GUAY

Le feu de la Saint-Jean



BeQ

Gérard Guay

Diane la belle aventurière # 168

Le feu de la Saint-Jean

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 529 : version 1.0

Le feu de la Saint-Jean

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Caractères principaux de ce récit :

DIANE ROY : Jeune et jolie journaliste dont l'abondante chevelure rousse, la taille svelte et la beauté plastique font depuis longtemps tourner les cœurs amoureux de Michel Dupuis et Yvan Pascal. Orpheline, Diane fut adoptée légalement par Ben Laurie, un ami de son père. Devenue journaliste, elle n'a pas son pareil pour damer le pion à ses camarades. Douée d'un cœur d'aventurière, Diane aime le danger et chaque minute de sa vie est remplie d'aventures qu'elle adore.

YVAN PASCAL : Lieutenant de la police de la sûreté municipale de la cité de Montréal, Yvan Pascal possède un corps d'athlète, un cœur d'or et un courage à toute épreuve. Son idéal serait d'épouser Diane, obtenir une promotion et élever une grosse famille en compagnie de la journaliste de ses rêves. Les péripéties aventureuses de la

jeune fille l'énervent constamment et lui causent parfois beaucoup d'ennuis. Sous cette carcasse rude, le jeune policier possède un tendre cœur qui bat uniquement pour Diane Roy.

BEN LAURIE : Ancien magnat du cinéma à Hollywood, il adopta Diane à la mort de son père. Après avoir vendu tout ce qu'il possédait, le millionnaire se retira à Montréal avec Diane. Rentier depuis plusieurs années Ben Laurie vit, retiré dans son luxueux appartement. Connaissant les goûts de Diane il la présenta à un vieil ami propriétaire du journal La Trompette. Ben Laurie donnerait sa vie pour sauver celle de Diane.

ARCHIBALD COOPER : Propriétaire du journal La Trompette. Très riche, il adore Diane qui lui a parfois causé beaucoup de soucis. Quelques malentendus sont survenus et il a perdu les services de Diane qui est cependant demeurée une amie. Elle est toujours journaliste de métier et Archie, comme l'appellent ses intimes, bénéficie des scoops que la belle aventurière lui apporte.

ANDRÉ ROZON : Jeune homme de très belle

apparence, qui a été nommé sergent et assistant du lieutenant Yvan Pascal. Policier au fond de l'âme, il admire son supérieur et a pour don d'exaspérer ce dernier par son manque d'expérience.

Personnages épisodiques :

JULIUS MONET : Un grand ami de Diane, qui l'a souvent accompagnée dans plusieurs de ses aventures. Doué d'un cœur d'or largement ouvert à la belle aventurière, le colosse aime les situations dangereuses qui lui permettent de se détendre les muscles.

I

Le lieutenant Yvan Pascal était le plus heureux policier de la terre. La femme de ses rêves, celle qu'il avait aimée follement pendant des années, avait enfin accepté de devenir sa femme.

Le jeune policier jubilait de joie, son cœur battait à un rythme susceptible de lui défoncer la poitrine.

Yvan avait accueilli la réponse de Diane avec un bonheur inexplicable.

La veille, il avait fait un rêve merveilleux. La belle aventurière, à son bras, il avançait à l'intérieur de l'église somptueusement décorée de roses.

Son orgueil le faisait tressaillir de bonheur. Ils se dirigeaient vers l'autel tous les deux côte à côte et le représentant de Dieu allait les unir. Il avait déjà demandé la réponse à Yvan qui

semblait avoir crié un gros oui retentissant.

Le prêtre s'était tourné du côté de la jeune fille pour lui demander la même question. Yvan tendait amoureusement l'oreille pour entendre la voix musicale de sa compagne...

C'est à ce moment que son cadran avait failli lui donner une maladie de cœur et qu'il s'éveilla.

Le jeune policier avait pris un délicieux déjeuner et ne cessait de se féliciter d'avoir enfin conquis le cœur de celles pour qui il avait tant souffert en silence.

Son premier geste, en arrivant à son bureau ce matin-là, fut de lancer son chapeau dans un geste de gaieté, de se diriger rapidement vers son pupitre, décrocher le récepteur et appeler tout le monde pour annoncer la bonne nouvelle de ses fiançailles.

Diane et le jeune lieutenant avaient décidé de se fiancer officiellement à la fête du travail. Yvan aurait voulu hâter l'événement mais la jeune aventurière lui fit entendre raison.

– Il ne faut pas se presser, mon amour ! avait-

elle murmuré, nous avons toute la vie devant nous !

Sifflant un air de ballade amoureuse, Yvan Pascal composa le numéro de téléphone de Ben Laurie.

Diane lui avait recommandé de faire la demande à Ben.

– C’est mon père adoptif, tu sais, avait murmuré la jeune fille et je ne voudrais pas lui cacher la vérité, je suis sûre que Ben sera très heureux d’apprendre la nouvelle.

La sonnerie du téléphone sonna plusieurs fois avant que l’oncle Ben réponde d’une voix remplie de sommeil.

– Al... allo !

– M. Laurie ?... cria joyeusement Yvan.

– Oui... oui... c’est... c’est moi !

– Ici Yvan Pascal... mais réveillez-vous, bon sang, j’ai une merveilleuse nouvelle à vous apprendre !

– Tu me sembles tout excité, Yvan, que se

– passe-t-il ? demanda Ben Laurie.

– Elle a accepté. M. Laurie, j’espère que vous approuverez !

– Qui a accepté quoi ?

– Diane, voyons.

– Qu’a-t-elle accepté, je ne comprends pas, mon vieux ?

– M’accordez-vous la main de Diane ? demanda Yvan d’une voix exténuée.

– Ah ! ça alors... elle a... enfin, je veux dire... ou plutôt, tu veux dire... à la bonne heure, mon jeune ! Si elle a dit oui, je ne pourrais pas dire le contraire, mais si elle avait dit non, la malheureuse... je suis très heureux pour vous deux !

– Merci M. Laurie... merci !

Et le lieutenant, tout heureux, raccrocha le récepteur et laissa Ben Laurie stupéfait au bout du fil.

L’oncle de Diane s’éclata de rire devant les agissements pas très polis, mais pardonnables du

jeune lieutenant qui lui avait raccroché au nez.

Il s'empressa de communiquer la nouvelle à son grand ami, Archibald Cooper.

Le gros Archie, propriétaire du journal La Trompette, souffrait terriblement de la chaleur de juin, qui semblait vraiment vouloir le faire fondre atrocement.

Comme toujours, le pauvre Archie en était déjà à son cinquième mouchoir qu'il achevait d'imbiber de sueur.

Il respirait douloureusement et avec difficulté, accablé par cette chaleur torride. La sonnerie du téléphone le força à s'étendre le bras dans un geste nonchalant pour décrocher l'appareil.

– Allô, ici le journal La Trompette !

– Bonjour Archie ! cria joyeusement Ben Laurie.

– Ah ! c'est toi, Ben. Eh ! bien mon vieux, la chaleur ne semble pas t'avoir fait trop souffrir, si j'en juge par le ton de ta voix !

– J'ai une nouvelle qui te rafraîchira, j'en suis persuadé ! reprit gaiement l'oncle de Diane.

– Alors, vas-y ! reprit tristement Archie, ça me fera du bien !

– Diane va épouser Yvan Pascal.

– Quoi ?

– Ma nièce a accepté de devenir l'épouse d'Yvan Pascal ! répéta le vieil oncle.

– Ah... c'est incroyable... c'est vrai ce que tu dis ? demanda le propriétaire du journal, visiblement surpris de la bonne nouvelle.

– Yvan m'a téléphoné il y a quelques instants, reprit Ben Laurie, et si je me fie à sa voix joyeuse et à son comportement stupide, je diagnostique son mal comme celui du grand amour.

– Diane mérite toutes nos félicitations Ben, d'avoir enfin accepté d'être heureuse.

– Crois-tu qu'elle le sera, Archie ?

– Pourquoi ne le serait-elle pas ? s'écria le gros Cooper. Yvan Pascal l'adore et...

– Tu crois qu'elle a suivi ton conseil ?

– Quel conseil ?

– Celui d'oublier Michel Dupuis ! reprit Ben

Laurie.

– Ce que je lui ai suggéré l’autre jour a peut-être accaparé son attention mais je persiste à croire que Diane a maintenant oublié Michel... enfin, n’a-t-elle pas accepté d’en épouser un autre ?

– Oui, bien sûr, reprit Ben Laurie, mais pourquoi ?

– Mais parce qu’elle l’aime ! s’écria désespérément Archibald Cooper. Allons, vieux bouc, n’essaie pas de camoufler ta jalousie.

– Ma jalousie ?

– Oui, bien sûr, ricana Archie. Tu es jaloux du lieutenant Pascal, parce qu’il va enlever ta fille adoptive que tu aimes plus que tout au monde.

– Oui, tu as raison Archie, j’aime Diane comme si elle était à moi. C’est pourquoi je ne voudrais pas qu’elle soit malheureuse.

– Elle ne le sera pas, prends-en ma parole. Le jeune lieutenant Pascal lui donnera le bonheur qu’elle mérite.

– De ça, je n’en doute pas, reprit Ben Laurie,

mais saura-t-elle chasser ses souvenirs assez loin pour pouvoir lui accorder ce qu'il mérite lui aussi ?

– Écoute Ben, cesse de te tracasser et sois un peu plus optimiste, voyons... Écoute, cette nouvelle mérite d'être célébrée et j'invite tout le monde, ce soir, à manger au Mont-Royal... et c'est moi qui paie !

– Non, Archie, insista Ben Laurie. C'est moi qui paie !

– C'est moi, mon vieux ! reprit Archie.

– Non, c'est moi... j'insiste !

– Très bien, reprit le gros Archie, en riant. Je t'accorde cet honneur !

– Merci, Archie !

– Alors tout le monde ce soir au Mont-Royal, reprit joyeusement le propriétaire du journal. Et ne t'inquiète pas, je m'occupe moi-même du menu et des invitations.

– Et moi alors, qu'est-ce que je fais ? demanda Ben Laurie.

– Toi, mon gars... tu paies.

Et les deux vieux copains se laissèrent après s'être payé une pinte de bon sang, en riant aux éclats.

II

Yvan Pascal venait tout juste de laisser sa petite amie et s'apprêtait à commencer son travail après avoir raccroché le récepteur.

Le jeune sergent Rozon entra dans le bureau de son supérieur, arborant lui aussi un large sourire de satisfaction.

Un rayon de malice traversa le regard du lieutenant Pascal lorsqu'il s'adressa à son assistant.

– Et alors, les amours ! dit-il, ça va ?

– Je suis heureux, lieutenant, reprit aimablement le jeune sergent. Mariette et moi nous nous épouserons en juillet.

– Si vite que ça ? badina Yvan.

– C'est encore trop loin, lieutenant !

– Quand la fiances-tu, André ?

– Dans deux jours.

– Dans deux jours ? reprit le jeune lieutenant avec surprise. Mais alors tu vas la fiancer à la Saint-Jean-Baptiste ?

– Oui, la journée de notre fête nationale, nous avons pensé que ce serait une excellente occasion.

– Et que le patron des Canadiens vous bénisse ! acheva gaiement Yvan Pascal. Toutes mes félicitations, André.

– Merci, lieutenant !... et vous, vos amours ?

Le lieutenant ne cacha pas le bonheur qui l'étouffait. D'un air amusé et ironique il regarda son assistant en souriant.

– Elle a accepté, André ! Diane deviendra ma femme !

– Alors je vous retransmets mes félicitations ! reprit le sergent Rozon, avec un petit geste comique imitant le petit serviteur saluant son maître.

– Tu peux cesser tes singeries, jeune homme ! badina le lieutenant. Dis-moi, tu as été invité

quelque part, ce soir ?

– Oh ! oui, M. Cooper a appris la bonne... c'est-à-dire les deux bonnes nouvelles et nous invite tous à souper au Mont-Royal !

– Comment Julius a-t-il pris la chose ? demanda Yvan.

– Oh ! M. Monet a été très gentil, reprit André Rozon, il semblait très heureux de m'accorder sa fille.

– Alors tout est parfait ! reprit gaiement le lieutenant. Maintenant reprenons notre travail quotidien, la vie n'est pas terminée, elle commence pour nous deux.

– Oui, reprit André, mais elle sera tellement plus agréable maintenant !

*

Une grande table bien garnie trônait majestueusement au milieu de la salle des banquets.

Commençant par la gauche nous pouvions remarquer Yvan Pascal suivi à sa droite de sa promise, Diane Roy. Ensuite Ben Laurie, qui fumait un cigare énorme que lui avait donné son voisin, André Rozon qui jubilait de joie aux côtés de sa jolie fiancée Mariette Monet. Cette dernière jetait un petit regard de malice à Julius Monet qui causait à voix basse avec la mère du sergent Rozon.

M^{me} Cooper souria gentiment et poussa son époux en lui faisant signe que le temps de son petit discours était arrivé.

Le gros Archie souria à son épouse et se leva en se dégourmant.

– Mes chers amis ! commença-t-il. Nous sommes réunis ici ce soir, pour célébrer deux événements qui nous touchent de près. Le bonheur de deux couples sera complété dans un avenir rapproché. Nous ne pouvions pas ignorer un événement aussi heureux sans leur rendre un hommage sincère. Mon très cher ami, Ben Laurie a eu l'idée géniale d'organiser cette petite réunion d'amis, afin de matérialiser nos pensées,

nos sentiments envers eux et l'immense bonheur que nous leur souhaitons.

Archibald Cooper s'essuya le front et se dégourma une seconde fois. Il regarda les deux couples en souriant et déclara sur un ton joyeux :

– Nous avons donc pensé de vous offrir un petit cadeau qui ne manquera pas de vous accommoder...

Tous, à l'exception des deux heureux couples, se regardèrent en souriant d'un air complice. Et Archie continua :

– Voici notre surprise ! dit-il en sortant une large enveloppe blanche de la poche de son veston. Dans cette enveloppe que je tiens à la main, il y a un contrat signé des mains de tous, vous nommant tous les quatre, propriétaires d'un joli duplex !

Des « ha » et des « ho » de la part des deux jeunes filles emplirent l'atmosphère de la salle.

– Eh bien, ça ! s'exclama Mariette Monet, pour un cadeau de noces, c'est vraiment incomparable !

– Es-tu heureuse ? demanda Yvan Pascal à sa compagne.

Diane le regarda droit dans les yeux et les larmes de joie qui perlaient à sa paupière, répondirent en silence.

Yvan Pascal comprit la réponse de Diane et lui caressa la joue de la main dans un geste d'admiration. La belle aventurière continua son silence en lui tendant les lèvres affectueusement pour sceller leur entente mutuelle.

Mariette Monet, folle de joie, imita la journaliste et André Rozon se surprit à espérer le jour de son mariage encore plus près.

Archibald Cooper se dérhuma une troisième fois et élevant son verre au bout de son bras :

– Je propose un toast au bonheur de nos amis, à leur longue vie... et... aux bambins qu'ils auront sûrement !

Tous trinquèrent aux souhaits d'Archie avec plaisir.

La fête se termina dans la gaieté et l'enthousiasme de tous les manifestants contents

et heureux.

Contrairement à leurs habitudes, Diane et Yvan restèrent de longues heures en silence à la porte de la demeure de la belle aventurière.

Les amoureux avaient tellement de choses à se dire, que le silence seul pouvait leur servir de télépathie et remplir leurs cœurs d'inoubliables souvenirs.

Les yeux dans les yeux, leur esprit d'un commun accord, les serrements de leurs mains, les mouvements de leurs doigts, leurs cœurs battant à l'unisson, leur respiration haletante ; toutes ces choses si naturelles et si simples avaient ce soir-là une signification symbolique.

La soirée merveilleuse, caressée par les rayons d'une lune complice, baigna de sa pureté les jeunes amoureux qui semaient leur bonheur.

III

Lorsque le lieutenant Pascal revint d'une entrevue importante avec son supérieur, il n'était pas de très bonne humeur.

On venait de lui apprendre une chose qui allait le tenir sur le qui-vive pendant deux jours.

Yvan Pascal était sérieusement perdu dans ses pensées lorsque Diane arriva à son bureau.

– Bonjour, Yvan, comment vas-tu ce matin ? demanda-t-elle avec entrain.

– Bonjour, Diane !

– Eh ! il y a quelque chose qui ne va pas, mon vieux, ou bien quelqu'un t'a passé sur les pieds ! badina la belle aventurière.

– C'est beaucoup plus grave que cela, ma chérie... c'est même extrêmement grave !

– Bon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda sérieusement Diane.

– Il se passe que nous avons reçu un message anonyme disant qu'un des chars allégoriques de la Saint-Jean-Baptiste allait être dynamité.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– La vérité ! répondit Yvan avec colère. Un groupe de communistes s'attaque à notre fête nationale... et le patron m'a donné ordre d'organiser une surveillance étroite.

– Ah ! ça alors ! s'exclama Diane.

– Le pire dans tout ça, reprit Yvan, avec acidité, c'est que nous n'avons que la journée d'aujourd'hui pour empêcher la catastrophe de se produire, puisque la procession aura lieu demain matin.

– Par où vas-tu commencer ? demanda sérieusement la jeune fille.

– Je ne sais vraiment pas par quel bout attaquer !

– Tu permets que je me mêle de cette histoire ? demanda Diane. Je voudrais t'aider.

– Et si je refusais ?

– Je ne tiendrais pas compte de ton refus !
répondit catégoriquement la jeune fille.

– C’est exactement ce que je pensais ! reprit
Yvan d’un air amusé. Alors, tu peux m’aider.

– Merci, mon chéri ! Je passe immédiatement
au journal et je demande la coopération de la
presse !

– C’est gentil à toi, Diane ! Moi je m’occupe
de réunir tous le personnel valide... je crains
d’être dans l’obligation de rappeler quelques
policiers qui sont actuellement en vacances.

– Oh ! la ! la ! Ce que leurs épouses vont
t’adorer ! ricana la belle aventurière. Alors, à
bientôt Yvan, je passe immédiatement au journal.

– Très bien Diane, et bonne chance ! Je te
reverrai ce soir, à condition que nous ayons réussi
à capturer les responsables inconnus... sinon...
nous devons probablement travailler toute la
nuit.

– De toute façon, reprit Diane, quoi qu’il
arrive, je serai ici ce soir !

– À ce soir, alors ma chérie !

– C’est ça, Yvan... à ce soir,

La belle aventurière arriva en trombe au journal La Trompette.

Apercevant Julius Monet qui s’apprêtait à sortir, elle le retint pour lui expliquer la situation.

Tous les deux se dirigèrent vers le bureau du gros Archie, situé au sixième étage de l’édifice.

Lorsqu’ils entrèrent dans le bureau du propriétaire, ce dernier terminait une dictée à sa secrétaire.

Il salua les deux amis d’un geste de la main, termina la dernière ligne de sa lettre et donna congé à la secrétaire qui se retira vivement après avoir salué les nouveaux arrivés.

– Ah ! Diane ! s’écria joyeusement Archie Cooper en se levant pour aller à la rencontre de la journaliste. Il y a longtemps que nous n’avons pas eu le bonheur de te voir au journal.

– Elle est venue nous apprendre une mauvaise nouvelle ! lança Julius.

– Une mauvaise nouvelle ? s’enquit nerveusement le gros Archie, en s’essuyant le

front comme toujours.

Diane expliqua au propriétaire du journal la raison de sa visite.

– Toute la « machinerie » policière est en marche ! continua Diane. Il faut que le public soit mis au courant de la menace des communistes.

– J’arrête les presses immédiatement ! répondit Archibald Cooper... Toi Julius, tu es libre... tu peux assister Diane à titre de journaliste. Tu vas couvrir cette histoire.

– Avec plaisir M. Cooper, s’empressa de répondre l’hercule sympathique. Avec Diane, je réussirai !

– Allons, viens Julius, commanda la jeune fille. Nous avons du travail à accomplir.

IV

La lettre anonyme disait qu'une bombe serait placée dans une des voitures de la procession, mais ne dévoilait pas la voiture exacte.

– Il y a 25 chars allégoriques, reprit la belle aventurière, il s'agit de découvrir lequel sera choisi par ces bandits.

– Je crois que celui qui représente saint Jean-Baptiste est le plus...

– Non, je ne crois pas, Julius ! Ce serait trop facile, enfin commençons par le commencement.

– C'est-à-dire ? questionna l'hercule.

– Allons d'abord au magasin qui finance le char qui représentera saint Jean-Baptiste.

Au volant de sa Mercedes, la belle aventurière se rendit au magasin « Aston ».

Julius présenta sa carte de journaliste et les deux copains furent introduits dans un spacieux

salon au douzième étage de l'édifice qu'occupait le grand magasin.

M. Aston, lui-même, propriétaire, reçut amicalement les deux journalistes dans son bureau.

Lorsqu'ils furent entrés, Diane crut qu'elle était au Forum, tellement la pièce était vaste et bien éclairée.

Les deux amis durent marcher pendant deux minutes pour se rendre aux fauteuils devant le large pupitre de marbre noir qui trônait au fond de la pièce.

Un homme bien mis, assez grand, cheveux grisonnants, se leva pour leur souhaiter la bienvenue d'une voix grave et bien placée.

– Je suis heureux de vous recevoir ! dit-il avec sincérité. Lorsque vous m'avez téléphoné tout à l'heure, je venais de recevoir une lettre m'annonçant la mauvaise nouvelle.

– On vous a écrit ? demanda Diane avec surprise.

– Oui, pour me dire qu'un char de notre

procession allait être saboté !...

— Vous a-t-on dit lequel ? demanda Julius.

– Heu... non... ils ont écrit... « un des chars »...
je ne sais pas lequel.

– Les salauds ! laissa tomber Diane, avec froideur.

– Que puis-je faire pour vous ? demanda M. Aston. Vous savez que la police s’occupe déjà de cette affaire ?

– Oui, je sais, déclara Diane, nous travaillons de concert avec la police... mais dites-moi, M. Aston, vous n’avez aucune idée de l’identité de ces malfaiteurs.

– Je crois que ce sont des communistes mais je n’ai aucune idée de leur identité... je regrette !

– Parmi vos employés, demanda la belle aventurière, n’y aurait-il pas quelqu’un que vous soupçonneriez d’un tel complot ?

– C’est là une question à laquelle il m’est impossible de répondre, M^{lle} Roy ! Je ne connais que les douze chefs de mes départements et j’ai trois cents employés dans mon magasin !

– Et parmi vos chefs ? demanda Julius.

– Non, non, je ne crois pas ! répondit sincèrement le propriétaire du magasin.

– Vous n’avez aucun soupçon, alors ? questionna Diane.

– Aucun ! reprit M. Aston avec regret. J’aimerais pouvoir vous aider et aider la police mais je n’ai aucune idée... il me semble stupide que quelqu’un ait machiné un semblable projet... c’est ignoble !

*

Une fois à l’extérieur, les deux amis décidèrent d’aller chacun de leur côté afin de pouvoir couvrir le plus de territoire dans un temps plus court.

– N’oublie pas Julius, que nous avons 25 adresses à visiter.

– Oui, je sais, répondit Julius en grimaçant de douleur. Et moi qui ai déjà mal aux pieds !

- Tiens, prends ma voiture.
- Ah ! mais non, voyons !
- Oui, oui, vas-y ! insista Diane, la marche me fera du bien.
- Si c’est pour garder ta ligne, badina l’hercule, je t’assure qu’elle mérite d’être conservée.
- Allons, vieux loup, ricana, la belle aventurière, retourne au journalisme et concentre-toi sur les lignes de ton journal.
- D’accord, ma jolie ! Alors, comment sépare-t-on le travail ?
- Toi, tu visiteras les magasins, tandis que moi, je m’occuperai des compagnies qui présentent les autres chars allégoriques.
- Très bien, Diane, je te reverrai ce soir.
- À ce soir, Julius.

Le bureau de la première compagnie que la belle aventurière visita, était celui d’une compagnie de cigarettes la « Co. Douceur Enrg. »

Après une assez longue attente dans le bureau

de la secrétaire, la jeune fille fut admise à l'intérieur d'un somptueux bureau, éclairé par d'immenses fenêtres panoramiques.

Un homme dans la cinquantaine, petit et chauve, ayant la voix d'un homme trois fois gros comme lui, l'invita poliment à prendre place dans un large fauteuil de pluche dont la couleur pastelle s'harmonisait merveilleusement aux décorations luxueuses de l'ameublement moderne.

– Vous êtes journaliste, je crois ?

– Oui, et nous essayons d'aider la police dans cette course aux communistes ! répondit calmement la belle aventurière.

– Cette sale histoire nous cause beaucoup de soucis, reprit le petit homme.

– Pouvez-vous m'expliquer la façon dont on vous a menacés ?

– C'est très simple, nous avons reçu une lettre, nous menaçant qu'un des chars de la Saint-Jean-Baptiste allait être saboté !

– C'est tout ?

– Oui, c’est tout... mais je vous assure que la nouvelle, si simple soit-elle, n’en représente pas moins, une menace diabolique !

– Nous essayons sincèrement de découvrir le lien qui pourrait exister entre cette menace et une personne ayant accès à la construction d’un de ces chars. Et nous n’avons malheureusement que la journée d’aujourd’hui pour immobiliser le bras criminel.

– Je peux vous dire en toute sincérité, mademoiselle Roy, qu’une enquête approfondie est poursuivie au sein de mon personnel.

– Aucune découverte jusqu’à maintenant ? demanda tristement Diane.

– Pas encore, mais la perquisition se continue... nous continuerons toute la nuit si cela devient nécessaire... cette histoire me révolte et m’insulte personnellement, en tant que Canadiens français !

– Je partage vos sentiments, mon cher monsieur... maintenant je dois visiter les autres endroits... Si vous découvriez quelque chose,

n'hésitez pas à communiquer avec le lieutenant Pascal, de la police municipale. Le pauvre policier n'attend que le plus petit indice pour le mettre sur la bonne piste.

Au moment où la belle aventurière allait prendre congé, une jeune fille apporta un rapport au président.

– Un instant, M^{lle} Roy, je crois que nous avons découvert un petit quelque chose qui pourrait peut-être nous aider.

Diane revint sur ses pas et attendit patiemment que le petit homme passe derrière son pupitre.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une lettre dont il compara l'écriture avec celle du rapport que sa secrétaire venait de lui apporter.

– C'est possible, s'exclama-t-il, pendant que son regard s'illuminait d'espoir.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Diane, avec empressement.

– Tenez, regardez cette lettre... maintenant, examinez bien l'écriture de la personne qui a rempli cette formule d'application avant d'être

embauchée par notre compagnie.

La belle aventurière regarda longuement les deux documents, étudiant minutieusement les deux écritures en silence.

– Qu'est-ce que vous en déduisez ? demanda le petit homme.

– Vous avez raison, reprit joyeusement la journaliste. Plusieurs formations des lettres se ressemblent étrangement.

Avec anxiété, Diane prit quelques informations sur l'individu dont le nom apparaissait sur la formule d'embauchage.

– Le jeune Duval est à notre emploi depuis six mois et sa conduite irréprochable ne nous aurait jamais laissé soupçonner son alliance à un réseau communiste

– Ces gens sont rusés ! répondit Diane. C'est surtout parmi la jeunesse qu'ils s'efforcent de recruter les nouveaux agents... parce qu'ils savent parfaitement que l'avenir du pays repose entre leurs mains. Si le parti communiste pouvait s'infiltrer profondément au sein de la jeunesse et

les convertir à leur croyance, le Canada deviendrait communiste dans les vingt prochaines années... mais nous perdons un temps précieux à discuter des choses qui pourraient arriver. Occupons-nous présentement de déjouer leur plan !

– Oui, vous avez raison, le temps presse... attendez, je fais appeler le jeune Duval pour des explications !

– Ah non ! surtout pas ça ! s'écria Diane.

Le président de la « Co. Douceur Enrg. » regarda la journaliste d'un air étonné.

– Vous ne voulez pas que nous... ?

– Au contraire, reprit la jeune fille. Nous voulons qu'il ignore complètement qu'il a été découvert. Si nous le questionnons maintenant, il n'a qu'à se taire et le mouvement communiste accomplira quand même son œuvre.

– Vous croyez qu'il se tairait ?

– Si le parti communiste lui a confié une tâche aussi importante, c'est que leur confiance en lui, est assurée. Et dans un tel cas, soyez certain que

le jeune homme en est un qui sait ce qui l'attend s'il parlait. Alors c'est inutile de lui révéler nos découvertes avec espoir de le faire avouer.

– Alors, qu'allons-nous faire ?

– Donnez-moi ces deux papiers et je les apporte au lieutenant Pascal !

– Oui, vous avez, raison approuva le petit homme, la police s'occupera de l'affaire mieux que nous.

V

Un sourire de satisfaction se dessinait sur les lèvres d'Yvan Pascal pendant qu'il prenait connaissance de la bonne nouvelle.

Il étudia à son tour les deux écritures et déclara avec satisfaction :

– Félicitations, Diane, tu as fait du beau travail !

– C'est plutôt les investigateurs de la compagnie « Douceur Enrg. » qui ont fait du beau travail.

– Oui, bien sûr ! Seulement le stupide président aurait tout gâché en questionnant le jeune homme si tu n'avais pas été là !

– Maintenant, mon chéri, ricana Diane, il faut nous mettre au travail, le temps presse.

– Oui, je sais ! D'ailleurs, André Rozon est déjà sur les lieux.

- À la compagnie « Douceur Enrg. » ?
- Oui, il suivra Yvon Duval, ce soir à sa sortie de l’atelier artistique.
- Ils sont forts ces communistes ! reprit Diane avec la rage au cœur.
- Nous aussi ! reprit Yvan en souriant.
- Je n’en doute pas !... dis donc, André est seul là-bas ?
- Oui, il est seul, à la porte de l’atelier mais soixante de nos hommes sont dispersés à diverses intersections de la ville. Tous sont munis de radios-minuscules reliés à un seul poste de réception centrale. Lorsque le sergent Rozon filera le jeune Duval, à sa sortie de l’atelier, il lui emboîta le pas pour abandonner la filature dès que le suspect emploiera un moyen de transport. Il n’y a que deux endroits dans les environs, où il peut employer l’autobus et deux de nos hommes y sont postés. Au moyen d’un minuscule micro camouflé derrière le revers de son veston, André donnera les informations à la réception centrale qui passera l’information à notre agent qui se

trouvera à l'endroit où conduira la direction empruntée par le suspect.

– Et la filature se poursuivra de cette façon ?

– Oui, exactement, chaque agent suivra le suspect pendant un certain temps et sera remplacé par un autre à différentes intersections pour ne pas attirer l'attention, nous ne voulons pas manquer notre coup.

– Espérons que tout réussira, soupira la belle aventurière.

Le téléphone interrompit la conversation. Yvan Pascal décrocha le récepteur avec empressement.

Il écouta attentivement le rapport que lui dicta le policier du département de l'immigration.

Yvan sembla satisfait, remercia l'informateur et se retourna vers Diane en souriant de contentement.

– Le service d'immigration m'informe que le jeune Duval est arrivé de France depuis trois ans. Les enquêteurs officiels du pays n'ont rien rapporté de suspect pendant leur enquête à son

sujet, durant les premiers trois mois qui suivirent son arrivée au pays.

– La nouvelle ne me paraît pas si encourageante, reprit Diane. Pourquoi sembles-tu si heureux ?

– Tu ne sais pas tout, ricana Yvan. Les enquêteurs officiels du pays ne sont pas stupides et le gouvernement ne prend aucune chance avec leurs nouveaux citoyens si innocents semblent-ils être parfois. Leurs ruses pourraient fausser leurs vrais visages.

– Alors ?

– Alors l'enquête ne se termine pas si simplement, même que le type ne s'en doute plus après quelques mois, des agents du gouvernement n'en surveillent pas moins ses activités pendant plusieurs années.

– J'ignorais vraiment toutes ces choses, avoua la belle aventurière visiblement intéressée par les révélations du policier.

– Et alors, reprit le lieutenant, grâce à leur surveillance active, ils prennent note de toutes les

fréquentations de l'individu ; les endroits qu'il visite souvent, les amis qu'il fréquente, les emplois qu'il recherche et toute sa vie privée devient un compte rendu placé scrupuleusement en filière.

– Et qu'a-t-on en filière pour notre jeune ami Duval ?

– Les noms et adresses de tous ses amis... et amies ! répondit fièrement le lieutenant. On me les apportera dès ce soir.

– Bravo ! de cette façon, nous pourrons travailler ensemble !

– Ah non ! s'écria Yvan Pascal. Cette fois tu ne risqueras pas ta peau !

– Déjà ? ricana Diane.

– Comment ?

– Oui, je dis déjà, parce que j'ai l'impression que tu voudrais déjà me considérer comme ton épouse à qui tu dicterais sa conduite.

– Écoute, Diane, protesta énergiquement Yvan. Il ne s'agit pas de ça, mais j'ai peur chaque fois que tu t'embarques dans une aventure.

– Mon pauvre chéri, reprit la jeune fille, en souriant aimablement, tu n’as pas fini d’avoir peur !

– Diane, je ne...

– Shsssss... ne te fâche pas, mon amour. Tu as beaucoup de travail pour ce soir... alors je te verrai plus tard.

– Où vas-tu ?

– Me reposer gentiment chez moi, ricana-t-elle. Dans la sécurité de mon appartement où personne ne pourra me faire de mal.

– Je ne te crois pas ! Toi, tu as des idées dans la tête.

– Mais non, voyons. Je n’ai qu’une petite intelligence bien minime... au revoir mon chéri et bonne chance.

– Je t’appellerai ce soir, chez toi, cria Yvan. J’espère que tu y seras !

– Si je n’y suis pas, je t’appellerai à mon retour

– Ne commets pas de sottises, Diane, je t’en

supplie. Je t'assure que si je n'étais pas dans l'obligation de rester ici, ce soir, je ne te...

– Sois sans crainte, je prendrai soin de ma personne... bonsoir.

*

Diane héla un taxi et se fit conduire au journal La Trompette.

Lorsqu'elle descendit de voiture, elle remarqua que sa Mercedes était stationnée devant l'entrée du journal.

Elle emprunta l'ascenseur pour monter au bureau d'Archibald Cooper.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle vit Archie et le gros Julius en conversation animée et de toute apparence très sérieuse.

– Bonjour vous deux ! laissa-t-il tomber d'une voix joyeuse.

– Diane, j'ai découvert quelque chose ! déclara fièrement Julius Monet.

– Chanceux ! ricana la belle aventurière. Vasy, raconte ce que tu as découvert.

– Julius a trouvé l'identité de celui qui a écrit les lettres de menaces, répondit Archie Cooper.

– C'est vrai ? demanda Diane surprise. Comment ça ?

– Je me suis informé à la réception d'un des magasins et la jeune femme préposée aux informations se souvenait d'un petit garçon qui avait mentionné avoir livré une lettre pour un monsieur. J'ai trouvé le petit garçon qui m'a révélé l'adresse de ce monsieur qui demeure à côté de chez lui,

– Et après ça, qu'as-tu fait ?

– Rien, répondit l'hercule. Mais j'ai l'intention d'avertir Yvan et lui révéler l'adresse d'Yvon Duval.

– N'en fais rien, Julius !

L'hercule sympathique regarda curieusement la belle aventurière. Il était visiblement surpris de la réponse de son amie.

– Pourquoi ? demanda-t-il avec

incompréhension.

– Pour la simple raison qu’Yvan est au courant du même renseignement.

– Quoi ?

– Oui, nous avons découvert qu’Yvon Duval travaille pour la compagnie de cigarettes « Douceur Enrg. » dans le département artistique de la publicité, c’est-à-dire qu’il dirige la décoration du char allégorique qui représentera « Jacques Cartier » et la découverte du Canada est de sa création.

– Alors, il est déjà sous verrous ? demanda Julius.

– Non, il ignore encore que nous l’avons découvert.

– Pourquoi ne l’a-t-on pas arrêté ? demanda Archie Cooper,

– Il est sous la surveillance assidue de la police qui tend le filet géant pour capturer toute la bande.

– Ah bon ! laissa tomber l’hercule. Maintenant je comprends, seulement, j’espère qu’on fouillera

le char allégorique avant de le laisser prendre sa place dans la procession demain matin.

– Ne t’inquiète pas sur ce point Julius et viens avec moi, j’ai besoin de ton aide.

– J’arrive.

Le gros Julius s’excusa auprès de son patron et accompagna la belle aventurière à l’extérieur.

– Arrive, Julius, il nous reste à peine quinze minutes.

– Où allons-nous ? demanda le gros Monet visiblement ahuri des agissements mystérieux de la jeune fille.

VI

Les deux amis arrivèrent près des ateliers de la compagnie « Douceur Enrg. » dix minutes plus tard,

Julius immobilisa la Mercedes près du trottoir à la demande de Diane qui fut la première à mettre pied à terre.

– Où vas-tu ? lui demanda son compagnon qui s’était penché sur la banquette pour lui parler.

La jeune fille regarda Julius d’un air narquois et répondit sur un ton jocular.

– J’ai une intuition ! reprit-elle. Je ne suis pas certaine, mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond quelque part.

– Pour ça, tu as raison, il y a quelque chose qui te tracasse et j’aimerais bien savoir ce que c’est.

– Je t’expliquerai plus tard, Julius... maintenant file chez moi et attends mon

téléphone... surtout ne dis rien à Yvan !

– Diane, je crois...

– Je t’en supplie Julius, il ne faut pas que l’on me remarque... vite fille... je t’appelle plus tard.

Et Diane regarda partir la Mercedes qui fila tout droit en direction de sa demeure.

Il fallait maintenant qu’elle surveille l’entrée principale des bureaux de la compagnie.

*

À cinq heures exactement, Yvon Duval sortit lentement de l’atelier.

Diane, placée sur une rue plus à l’ouest, pouvait grâce à un rond-point, apercevoir la scène en ligne diagonale, sans être vue.

Le suspect s’appuya nonchalamment au mur de briques, alluma une cigarette d’un geste nerveux pendant que ses yeux balayaient les alentours.

Le jeune homme ne bougea pas de sa position

pendant que les autres employés se retiraient un à un après l'avoir salué au passage.

Diane devenait de plus en plus perplexe et ne comprenait pas les raisons des agissements inattendus du suspect.

À l'intérieur d'un restaurant, placé près de la vitrine, André Rozon surveillait lui aussi le jeune Duval.

Après vingt minutes de flânerie, le suspect jeta un dernier regard autour de lui et s'éloigna lentement vers la rue principale, probablement en quête d'un moyen de transport.

La belle aventurière regarda dans la direction du restaurant et vit André Rozon sortir de l'établissement pour commencer la chasse, telle que prévue. Elle respira de satisfaction à la pensée que l'immense machine policière était en branle et que l'arrestation de la bande n'était plus maintenant qu'une question d'heures.

La jeune fille perdit un peu d'espoir lorsque son intuition se remit à fonctionner. Elle souhaitait intérieurement s'être fausement

inquiétée, mais si par hasard, ses doutes s'avéraient justes, les choses allaient devenir plus compliquées.

Dans un tel cas, la responsabilité de la capture de la bande lui reviendrait entièrement.

– Soyons aux aguets ! songea-t-elle. Et si la chose se produit comme telle, j'informerai Julius qui pourra entrer en contact avec Yvan... j'espère que Julius a obéi et qu'il est maintenant chez moi, comme je lui ai demandé.

*

Le sergent Rozon suivait toujours le suspect gardant une distance raisonnable pour ne pas attirer l'attention.

Les agents aux aguets savaient que le moindre faux mouvement d'une part serait susceptible de tout gâcher.

Le suspect s'immobilisa à l'arrêt d'autobus pendant que le plus naturellement du monde, le sergent Rozon continua droit son chemin.

Au même instant, un autre agent, sortait d'une épicerie, à quelques portes de là et s'engouffrait à l'intérieur de l'autobus, poussant les voyageurs, pour passer avec les bras remplis de sacs et de boîtes de conserves.

L'autobus roula pendant une demi-heure avant que le suspect n'activât la corde qui prévint le conducteur, de son désir de descendre à la prochaine intersection.

L'agent, qui était à bord de l'autobus, parla à voix basse dans le couvercle d'une boîte de conserve qui émergeait du sac d'épicerie. Il demeura à son siège car son travail était terminé. Le micro, dissimulé dans le couvercle capta le message et le reste du mécanisme, à l'intérieur de la boîte retransmit les informations au poste central.

Le policier, aux écoutes, donna immédiatement des ordres à un autre agent qui patrouillait le carrefour, indiqué précédemment comme le lieu où était descendu le suspect.

Ce dernier descendit au coin de la rue et se dirigea vers le sud, ne se doutant aucunement que

la femme qui poussait un carrosse, sur le trottoir d'en face, était le troisième agent, à ses trousses.

Yvon Duval entra dans une maison-appartements.

La femme au carrosse échappa sa bourse et un quatrième agent déguisé en facteur, s'engouffra à l'intérieur de la maison-appartement, pour se rassurer que le suspect ne sortirait pas par une autre porte.

Dix minutes plus tard, la maison était cernée et sous la surveillance d'une dizaine d'agents.

À la sûreté municipale, le lieutenant Pascal accueillit la nouvelle avec satisfaction. Jusqu'à maintenant, tout s'était passé dans l'ordre, mais le moment propice n'était pas encore arrivé.

Il s'adressa au sergent Rozon, qui était de retour dans le bureau.

– Il s'agit maintenant, de surveiller la maison. Si le jeune Duval ne sort pas de chez lui, il est inévitable que quelqu'un entrera en contact avec lui.

– Vous ne croyez pas que son travail est

terminé ? demanda André.

– Probablement... mais souhaitons que ses supérieurs entrent en contact avec leur agent... sans cela, nous ne saurons jamais, qui ils sont !

– La machine enregistreuse est en place ? demanda anxieusement le jeune sergent.

– Oui, nos hommes occupent déjà la cave et les fils de téléphone sont reliés à la machine enregistreuse, en double contact avec un micro dissimulé dans l'appartement du suspect.

– Alors, si un de ses associés est déjà dans son appartement avant son arrivée, leur conversation sera aussi enregistrée ? demanda André.

– C'est exact !... il nous reste maintenant qu'une chose à faire !

– Quoi ?

– Attendre... patiemment !

VII

Il était huit heures du soir et la belle aventurière attendait, toujours postée en face de la porte centrale, des bureaux de la compagnie « Douceur Enrg. »

Elle s'était déjà laissé aller à croire que son intuition l'avait trompée et qu'elle avait perdu son temps.

C'est à ce moment que la porte centrale s'ouvrit pour laisser passer le président. Le petit homme se dirigea vers le nord, empruntant la rue voisine.

La belle aventurière, souhaitant toujours qu'elle se trompait, lui emboîta le pas en gardant une distance protectrice.

Le petit homme à la grosse voix s'arrêta à la rue principale et héla un taxi.

Diane fut prise de panique devant une décision

si inattendue.

La chance lui sourit et la belle journaliste s'empressa d'héler une autre voiture de taxi qui tournait le coin de la rue.

– Suivez prudemment cette voiture ! dit-elle au conducteur. Et j'aurai une récompense pour vous.

– Montez, ma jolie ! répondit l'homme en souriant.

La jeune fille n'avait pas encore touché le siège que le mouvement brusque de la voiture lui fit compléter son geste et elle s'écrasa lourdement sur la banquette pendant que la voiture était déjà à quelques pieds derrière celle du petit homme.

– Ne suivez pas de trop près ! reprit-elle.

– Bien, je m'éloigne un peu !

Les deux voitures suivirent la rue Sherbrooke en direction de l'ouest pour descendre vers le sud sur la rue Green, emprunter ensuite la rue Saint-Jacques, toujours vers l'ouest, pour tourner à gauche sur la rue Saint-Rémi.

Diane pensa que la première voiture allait traverser sous le tunnel de la voie ferrée.

Mais elle eut la surprise de sa vie de voir le taxi s'immobiliser à la hauteur de l'entrée d'un cirque qui occupait un champ vacant, derrière la cour du C.N.R.

Elle donna ordre au conducteur de passer sous le tunnel et d'arrêter de l'autre côté.

La voiture était à peine immobilisée, qu'elle avait lancé un \$10.00 sur la banquette du conducteur et s'était précipitée sur le trottoir.

À la vitesse de l'éclair, elle refit le trajet à pied, sous le tunnel pour émerger près de l'entrée du cirque.

Regardant le cadran de sa montre, les aiguilles lui indiquaient 8.30 P.M.

Les lumières multicolores baignaient le cirque dans une vapeur de gaieté, rehaussée par une musique dont le rythme saccadé, mélangé aux bruits des voix criardes, créaient l'atmosphère propre aux cercles d'amusement.

L'odeur de pop-corn achevait l'ambiance

agréable des lieux. Déjà, plusieurs personnes passaient les barrières et se dirigeaient à la hâte, vers les divers amusements dont les devantures de toiles attiraient l'attention par toute sorte de dessins, représentant d'une façon minutieuse, des croquis aux couleurs vives.

La belle aventurière sentit son cœur se serrer d'angoisse à la pensée qu'elle avait perdu la trace du petit homme.

Elle était maintenant certaine qu'il y avait quelque chose qui n'était pas normal. Le président d'une compagnie se réfugie assez rarement dans un cirque, après sa journée de travail terminée.

Elle décida d'acheter un billet d'admission et de se mêler à la foule pour examiner les lieux.

Une tente immense au milieu du terrain, servait de piste principale à la grande attraction de la soirée.

L'immense toile annonçait le programme, qualifiant ce dernier de splendide, spectaculaire, unique au monde. Le nom du dompteur de fauves

était étalé en larges lettres et un dessin le représentait en action. Une chaise dans la main gauche, un fouet dans la main droite, l'homme faisait face à deux lions dont les gueules ouvertes laissaient voir des crocs affilés dangereusement.

La belle aventurière fit le tour de tous les amusements, cherchant à repérer son homme. Elle chercha pendant une demi-heure, mais sans succès.

Décidée à ne pas abandonner si près du but, elle décida de suivre les gens qui se pressaient, nombreux à la porte de l'immense tente, pour assister au spectacle qu'un crieur professionnel s'égosillait à énumérer tous les qualificatifs écrits en lettres blanches sur la toile de la tente.

À l'intérieur, un placier costumé d'un uniforme rouge décoré de gallons dorés lui fit signe de le suivre. Diane descendit les marches de bois, et prit place sur un siège que lui désigna le placier.

Elle se félicita d'avoir acheté un billet de deux dollars ; car cela lui permettrait de voir le spectacle de très près. Peut-être reconnaîtrait-elle

quelqu'un parmi les artistes.

L'orchestre fit un bruit étourdissant et la lumière de la tente sembla se volatiliser pour laisser place aux rayons des projecteurs qui dessinèrent des ronds blancs, au centre de la piste.

Un maître de cérémonie, tout de blanc habillé, se présenta sous les rayons lumineux pour annoncer d'une voix forte :

– Mesdames et messieurs, nous avons l'honneur et le plaisir de vous présenter le colonel Smith et ses fauves !

La représentation dura deux heures, après quoi le maître de cérémonie cria au micro :

– Mesdames et Messieurs, la direction vous donne quinze minutes de pause, pendant lesquelles vous pourrez vous rafraîchir à nos comptoirs.

Les gens quittèrent leur siège pour assiéger les comptoirs de rafraîchissement, sans pitié pour les pauvres commis préposés aux fontaines.

La belle aventurière ne quitta pas sa place.

Une idée germait dans son cerveau. Elle décida d'attendre le début de la deuxième partie du spectacle, pour se faufiler à l'arrière de la tente, où elle espérait espionner les activités.

– Mon homme est probablement en relation avec les directeurs de ce cirque ! songea-t-elle. S'il est quelque part à cet endroit je le trouverai, sinon mon nom n'est pas Diane Roy.

Elle attendit patiemment que le spectacle recommence et profita de l'obscurité pour se glisser derrière les tentures.

Plusieurs artistes causaient entre eux, à voix basse et Diane passa sans être remarquée.

Un va-et-vient continu prenait place dans ces couloirs. Des animaux de toutes sortes, dans des cages solides occupaient une espace aménagée près de la voie ferrée.

D'une manière nonchalante, la belle aventurière se dirigea vers un wagon aux couleurs rouge et or qui occupait l'extrémité de la rail, et dont les fenêtres illuminées révélaient une présence à bord.

S'approchant à pas de loup, la jeune fille contourna la maison sur roues et se leva sur la pointe des pieds, pour risquer un regard à l'intérieur.

Contrairement à sa croyance, le wagon illuminé était désert, sauf pour un petit chien noir, qui dormait sur un coussin moelleux.

Le terrier leva la tête ; son instinct lui avait révélé la présence d'une personne étrangère et il aboya.

Diane réalisa que ce maudit chien l'avait repérée et que quelqu'un viendrait voir ce qui se passait.

Elle ne perdit pas un seul instant et sauta les rails avec l'agilité d'un papillon, pour se réfugier derrière un amas de pierres, près d'une clôture de broche.

Une jeune fille, enveloppée d'un grand manteau jaune s'avança vers le wagon.

La jeune personne fut immédiatement suivie d'un homme dont la carrure et le costume lui donnait l'apparence d'un géant aux muscles

d'acier. Le costume de léopard faisait ressortir la musculature herculéenne de l'individu qui demanda à la jeune fille :

– Qu'est-ce qui se passe, Maria ?

– C'est Bijou qui s'est mis à aboyer... pourtant il n'a pas cette habitude à moins que...

– Que quoi ? demanda le géant d'une voix de tonnerre.

– À moins d'une présence étrangère ! expliqua la jeune beauté en caressant nerveusement son joli toutou.

– Si un étranger est dans les environs, il faut s'en assurer immédiatement, car le patron ne nous pardonnera jamais, si nous sommes découverts !

– Va chercher Atlas ! ordonna la jeune fille ! Je m'occupe d'avertir Antoine... et fouille minutieusement les environs.

Diane n'osait pas bouger de sa cachette et les sueurs l'aveuglaient. La peur s'empara de tout son être pour faire place à l'effroi lorsqu'elle aperçut le géant revenant vers le wagon et tenant

en laisse, le fameux Atlas, qui était un lion dont l'apparence féroce ne cachait pas son intention de dévorer l'étranger recherché.

Sachant parfaitement qu'elle risquait d'être surprise, Diane ne vit qu'un chemin vers la liberté.

Réunissant son courage, elle escalada péniblement la haute clôture pour se déchirer les mains et les jambes sur les épines d'acier qui recouvraient le haut de la muraille.

Sans égard pour ses vêtements déchirés et ses membres endoloris, la jeune aventurière réussit à sauter de l'autre côté pendant que le rugissement du fauve retentissait dans l'air.

Elle respira de satisfaction lorsqu'elle se sentit en sécurité de l'autre côté de la clôture.

Il fallait maintenant qu'elle agisse avec rapidité.

– Trouvons un téléphone, songea-t-elle, et avertissons Julius immédiatement.

Elle traversa la cour où tourbillaient les nombreuses voies ferrées et culbutant souvent

dans son empressement, elle n'abandonna pas pour si peu, et émergea finalement sur la voie ferrée qui traversait au-dessus du tunnel de la rue Saint-Rémi.

Dix minutes plus tard, elle était dans une cabine téléphonique et signalait le numéro de son appartement.

La voix rude mais familièrement réconfortante de Julius résonna à l'autre bout du fil.

– Julius ! s'écria la journaliste. Viens me rejoindre immédiatement !

– Où ? demanda l'hercule d'une voix remplie d'inquiétude.

La belle aventurière lui expliqua ce qui s'était passé et où se trouvait l'emplacement du cirque.

– Tu crois que ces gens sont complices ? demanda le gros Julius.

– Je suis persuadée que le président de la compagnie « Douceur Enrg. » est ici, quelque part... d'ailleurs, les quelques paroles prononcées tout à l'heure par un membre de la troupe révèlent leur inquiétude d'être découvert.

– Tu veux que j’avertisse Yvan, avant de te rejoindre ?

– Oui, bien sûr, reprit Diane. Et dis-lui de faire cerner le cirque le plus tôt possible.

– D’accord... mais où vais-je te rencontrer ?

– Au milieu du tunnel de la rue Saint-Rémi, répondit la jeune fille. Et dépêche-toi, Julius !

– J’arrive.

Julius Monet posa le doigt sur le mécanisme du récepteur pour couper la ligne et composa immédiatement le numéro de la sûreté municipale.

– Allô, sûreté municipale !

– Je voudrais parler au lieutenant Pascal ! demanda Julius avec empressement.

– Le lieutenant est absent, monsieur, puis-je prendre le message ?

Julius grommela quelques injures et expliqua à l’officier, la situation désespérée.

Le policier promit de faire son possible pour transmettre l’information au lieutenant Pascal,

dans le plus bref délai possible.

Une demi-minute plus tard, il lançait la Mercedes de Diane à toute vitesse, dans la direction de l'ouest.

VIII

Pendant ce temps, Yvan Pascal, inquieté par la tournure inattendue des événements, s'était rendu à la maison-appartements où se trouvait le jeune Yvon Duval.

Il était descendu à la cave et s'adressa à son assistant qui l'avait accompagné.

– Ce silence m'inquiète, André.

– Demandons à Gilles si quelque chose est changé ! reprit André Rozon.

Les deux détectives s'approchèrent d'une table dans le coin de la cave. Un agent en civil était assis devant une machine enregistreuse, portant une paire d'écouteur sur les oreilles. L'homme enleva ses écouteurs lorsque le lieutenant s'approcha pour lui adresser la parole.

– Bonsoir, lieutenant !

– Bonsoir, Gilles... rien de nouveau ? demanda

Yvan avec découragement.

– Je n’y comprends rien, lieutenant... nous savons que le suspect n’a pas quitté son appartement depuis son arrivée puisqu’on l’entend marcher, siffler, mais personne n’est encore entré en contact avec lui !

– Je ne sais pas, reprit Yvan, mais j’ai l’impression que nous perdons notre temps !

– Le temps est un élément qui nous est vraiment précieux, en ce moment ! reprit tristement le jeune sergent Rozon,

– Que veux-tu qu’on décide dans un moment aussi critique ? Notre incertitude nous dicte des mouvements que l’on redoute à accomplir. Nous savons que le jeune homme qui est là-haut, est un agent communiste qui a saboté le char allégorique qui devra représenter « Jacques Cartier et la découverte du Canada » demain, à la procession de la Saint-Jean-Baptiste. Bousculés par les événements inattendus et prisonniers du temps que nous avons à notre disposition, nous avons agi au meilleur de notre connaissance.

– Qu’allons-nous faire maintenant ? demanda André.

– Nous attendrons encore jusqu’à onze heures ce soir, répliqua Yvan, avec découragement. Si aucun complice entre en contact avec notre suspect, nous cueillerons ce dernier pour tenter de lui soutirer des informations. Mais je doute de notre réussite dans l’interrogatoire, il choisira l’emprisonnement à la mort qui ne tarderait pas à l’attraper, si le jeune homme avait le malheur de trahir ses supérieurs. Les communistes ne pardonnent pas aux faibles.

– Si le silence actuel se prolonge, continua le jeune sergent, nous ne réussirons pas !

– J’ai bien peur que tu aies raison, André ! Allons, viens !

Yvan se retourna vers l’agent qui s’occupait de la machine enregistreuse.

– Continuez d’écouter avec espérance, laissa-t-il tomber d’une voix triste, on ne sait jamais, il n’est que dix heures... viens, André, nous avons du travail à faire.

À l'extérieur de la maison-appartements, le lieutenant fit signe à un agent qui s'approcha rapidement.

– Viens avec nous, Lionel, nous allons à l'atelier !

Vingt minutes plus tard, les trois hommes descendirent de voiture à la porte des ateliers de la compagnie « Douceur Enrg. »

Le lieutenant Pascal sortit un passe-partout et fit tourner la serrure avec une connaissance professionnelle et les trois policiers se retrouvèrent dans un immense atelier.

Au milieu de la pièce, un merveilleux char allégorique resplendissait de beauté, un vrai chef-d'œuvre artistique. Une réalisation parfaite de l'allégorie représentant l'idée abstraite de la reproduction d'une scène mémorable.

– Mes amis, commença le lieutenant sur un ton morne, nous sommes ici pour découvrir la bombe, qu'une main criminelle a glissée quelque part, parmi les décors de ce char. Nous devons fouiller minutieusement, concentrant

scrupuleusement notre attention sur chaque objet. Nous devons agir prudemment, le travail est dangereux, car si la bombe est touchée brusquement, une explosion pourrait se produire... alors allons-y avec attention.

Les trois hommes se mirent à l'œuvre, suivant les instructions du lieutenant, avec obéissance. Leur nervosité se devinait dans chacun de leur mouvement.

Les recherches furent longues mais fructueuses et le jeune sergent Rozon ne put cacher sa joie de découvrir l'engin meurtrier, camouflé dans la poche intérieure du vêtement porté par un des mannequins, représentant un soldat :

– Par ici, lieutenant ! s'écria le jeune sergent avec hystérie, je l'ai trouvée !

– Attention, André ! reprit vivement le lieutenant Pascal, dépose-la par terre, avec douceur, j'appelle l'expert en explosif... et je vous en prie, les gars, ne touchez pas à la bombe, avant son arrivée.

L'attente fut longue et pénible ; les trois hommes restèrent immobiles, baignant dans leurs sueurs, avec des fourmis dans les jambes, le cœur battant à un rythme incontrôlable, les yeux rivés sur ce petit objet fatal qui paraissait si inoffensif au milieu de la pièce, si petit, sur ce plancher de pierre.

L'expert, qui arriva quelques minutes plus tard, défit l'engin en un tour de main, comme un magicien professionnel et souria aux trois hommes qui respirèrent profondément avec soulagement.

– Merci ! répondit faiblement Yvan, en s'essuyant le front d'un geste nerveux. Nous n'avons pas capturé les responsables, mais au moins nous aurons une procession sans explosion.

– Vous avez été chanceux messieurs ! reprit gravement l'expert en explosif. Cette bombe, si minime fut-elle, aurait produit des effets destructeurs considérables. Le mécanisme était réglé de façon à exploser dans douze heures exactement.

– À dix heures et demie, demain matin, reprit machinalement le lieutenant Pascal. À l'heure exacte où la procession aurait été au cœur de la ville...

– Quelle catastrophe épouvantable ! ajouta le jeune sergent. Des centaines de personnes auraient été tuées !

IX

Julius et Diane avaient réussi à sauter la clôture et prendre place derrière l'amas de pierres qui avait déjà servi de refuge à la belle aventurière, précédemment.

Le calme, régnant dans les environs, rassura les deux amis que les recherches avaient été abandonnées.

– J'espère que leur féroce Atlas est de retour dans sa cage, ricana la belle aventurière.

– Pas de farces plates, reprit sérieusement Julius, c'est pas le temps... chut ! attention, on vient, par là !

La jeune femme que Diane avait aperçue auparavant, revenait vers le wagon, en compagnie de trois hommes.

– Oh ! laissa tomber la belle aventurière.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Julius.

– Le petit homme, s’écria-t-elle... c’est... c’est lui !

– Qui ?

– Le président de la compagnie « Douceur Enrg. »... je savais que le salaud était ici !

– Ne fais pas de bruit, ils approchent !

Les trois hommes suivirent la jeune fille, à l’intérieur du wagon ! Nos deux amis attendirent quelques instants avant de se décider de s’approcher.

– Viens, Julius, il faut écouter leur conversation, approchons-nous !

L’hercule sympathique saisit vivement la belle aventurière qui allait s’éloigner.

– Tu es folle ! dit-il. Si on nous découvre, nous sommes foutus. Ce n’est pas que j’ai peur, mais je crois qu’il serait plus prudent d’attendre l’arrivée d’Yvan et de ses hommes.

– Nous apprendrons peut-être des choses importantes, insista Diane... non, il faut que j’écoute, on ne sait jamais, Yvan arrivera peut-être trop tard !

Julius grommela quelques injures lorsque la belle aventurière partit comme un boulet.

– Attends-moi, ici, Julius, murmura-t-elle avant de se dégager pour s’avancer prudemment vers la roulotte.

La jeune aventurière retint son souffle et se levant sur la pointe des pieds, risqua un regard à l’intérieur.

La jeune fille était assise devant une petite table, en face des trois hommes qui semblaient intéressés à la conversation de leur compagne.

Julius brûlait d’inquiétude et se rongait les ongles avec impatience.

Occupé à surveiller la jeune journaliste, l’hercule sympathique ne vit pas l’ombre qui se glissait derrière lui.

Une explosion se produisit dans le cerveau du gros Julius et l’amas de pierres le frappa en plein visage.

L’ombre s’avança lentement vers le wagon, où se dessinait la silhouette de la belle aventurière qui était intéressée aux paroles des occupants du

wagon.

– Bien joué, disait la jeune fille que les hommes appelaient Maria. Les policiers suivront Yvon Duval qui a reçu ordre de rester chez lui, sans bouger. Ils découvriront la bombe dans le char allégorique de votre compagnie, dit-elle au petit homme qui souriait de contentement.

– Mais ce qu'ils ignorent, ricana ce dernier, c'est que la deuxième bombe a été placée dans le char de Saint-Jean-Baptiste et que l'explosion se produira à midi, alors que tous croiront le danger passé.

Les quatre communistes s'éclatèrent de rire et Diane aurait voulu leur crier de se taire tellement elle rageait de voir ces êtres ignobles.

Un coup terrible et les rires joyeux qu'elle détestait s'amplifièrent d'hystérie pour laisser place à un abîme obscur dans lequel la jeune aventurière tomba lourdement pour se perdre dans le vide de l'inconscient.

L'ombre qui avait attaqué nos deux amis, cria à ses complices qui sortirent du wagon.

X

Yvan et André étaient retournés à la cave de la maison-appartements, après leur aventure de la bombe.

Le lieutenant était satisfait d'avoir découvert la bombe, mais l'inquiétude le rongait, de n'avoir pas encore capturé les responsables.

– Bonsoir ! laissa-t-il tomber avec découragement, en s'adressant à l'agent qui était toujours aux écoutes, près de la machine enregistreuse.

– Toujours rien, lieutenant, répondit le policier. Je crains même que notre oiseau soit au lit, car le silence absolu règne depuis plus d'une demi-heure !

Le lieutenant jeta un regard autour de lui, alluma un cigare et fixa ses compagnons à travers l'écran de fumée, semblant réfléchir

profondément.

– Venez, les gars ! ordonna-t-il. Nous avons perdu assez de temps, il est déjà onze heures et quinze.

– Où allons-nous, patron ? demanda le jeune Rozon.

– Nous devons appâter avec ce que nous avons, reprit durement Yvan Pascal. Réveillons notre ami Duval et passons-lui l’interrogatoire réservé aux individus de son espèce.

– Je suis avec vous jusqu’au bout, lieutenant ! cria André d’une voix décidée. Laissez-le moi pendant une dizaine de minutes et je vous garantis qu’il parlera !

– Allons, les gars ! allons-y.

Les quatre policiers montèrent au troisième étage de la maison et sortirent leurs armes, se plaçant deux de chaque côté de la porte de l’appartement « 31 ».

Yvan frappa deux coups et les hommes se tinrent sur le qui-vive, le revolver aux poings, prêts à toute éventualité.

Un court silence régna quelques instants, avant qu'un bruit de pas lents, résonne à l'intérieur de la pièce.

La porte s'ouvrit lentement et le jeune Yvon Duval parut dans l'ouverture de la porte. Le jeune homme était vêtu d'un pyjama chinois et une cigarette pendait à ses lèvres ; il tenait un livre à la main gauche.

Lorsqu'il aperçut les quatre hommes armés, son visage se couvrit de peur.

– Police ! cria Yvan. Haut les mains !

Lorsque le lieutenant s'identifia comme un policier, le jeune suspect sembla sourire faiblement et le voile d'horreur qui avait couvert son visage, fit place à une relaxation visible des muscles de sa bouche.

– Il est évident, reprit Yvan, avec ironie, que le jeune monsieur croyait que nous étions des agents communistes, si j'en juge par la peur qu'il a d'abord laissée voir...

– Je ne comprends pas ce que des policiers peuvent venir chercher chez moi ! protesta

énergiquement le jeune homme.

– Nous venons tout simplement vous rendre une petite visite explosive ! reprit André Rozon.

Yvan Pascal regarda le suspect avec un air cynique.

– Nous avons besoin d'un collaborateur, expert en bombe à retardement ! railla-t-il. Alors, nous avons pensé que vous seriez celui qui pourrait nous rendre ce service !

– Mais pourtant, messieurs, je...

– Assez ! aboya Rozon, rouge de rage. Habillez-vous, mon vieux !

– Nous vous arrêtons pour complicité et alliance au parti communiste, responsable d'avoir machiné le sabotage d'un char allégorique, dans la procession de la Saint-Jean-Baptiste !

Yvan Pascal débita cette sentence dans un seul souffle pour reprendre aussitôt :

– Maintenant nous n'avons plus de temps à perdre, suivez-nous, vous êtes en état d'arrestation.

*

Pendant ce temps, une autre scène se déroulait sur le terrain du cirque.

La représentation était terminée et la foule dispersée à l'extérieur, s'éloignait lentement, sans se douter du drame qui se jouait derrière les toiles de la tente centrale.

Le géant, habillé d'une peau de léopard pour son numéro d'homme fort, avait surpris nos deux amis.

Se servant de son poing meurtrier, l'homme avait assommé Julius et Diane, en les frappant durement à la nuque, du revers de sa main.

Le petit homme charnu, reconnut immédiatement la belle aventurière, lorsqu'il sortit du wagon, à l'appel du géant.

– C'est la journaliste qui a fait l'enquête à mon bureau ! dit-il à ses compagnons.

– Et celui-là ? demanda la fille que les

hommes appelaient Maria et qui semblait être leur chef.

– Je ne le connais pas ! reprit le petit homme chauve !

– Peu importe son identité ! railla Maria, il n'en aura plus besoin.

– Qu'est-ce que je fais d'eux ? demanda le géant.

La fille, Maria, sembla jongler sérieusement pendant quelques instants. Elle se retourna vers ses complices, arborant un sourire cynique.

– Nous avons gagné la partie ! déclara-t-elle avec certitude. Le char de la Saint-Jean-Baptiste explosera à midi demain et anéantira plusieurs centaines de Canadiens français. Les catholiques seront ébranlés durement et s'apercevront de notre puissance. D'un autre côté, Yvon Duval est un agent confiant, qui acceptera la prison avant de dévoiler quoi que ce soit. D'ailleurs, il sera délivré plus tard, faute de preuve. Notre victoire est complète. Vive le communisme, nous conduirons le monde dans un avenir très

rapproché...

Elle garda le silence et son sourire s'illumina de contentement. Ses yeux pétillaient de malice à l'idée qui germait dans son cerveau.

– Le sort de cette fille ! déclara-t-elle, servira d'épilogue à notre succès total.

– Quel sort lui réserves-tu, Maria ? demanda le petit homme chauve.

– À minuit, ce soir, dit-elle, les Canadiens fêteront la Saint-Jean, en allumant un immense feu, au parc Lafontaine. Vous allez ligoter cette fille et la placerez dans une boîte de bois !

– Et après ?

– Vous allez placer cette boîte dans un camion, avec beaucoup de planches diverses que vous apporterez, avec un sourire dans un geste de manifestation, pour nourrir le bûcher de ces imbéciles.

– Tu as raison, Maria, ricana le géant. Si nous plaçons la boîte au centre du bûcher, ces imbéciles brûleront une de leur compatriote et la leçon sera sévère... nous prouverons notre

supériorité.

– Allez, il est onze heures et demie, il vous reste une demi-heure pour apporter du bois au feu de la Saint-Jean.

Les hommes, en ricanant, se mirent à l'œuvre. Ils ligotèrent Diane, pour la placer dans un coffre de bois, dont ils clouèrent le couvercle.

Dix minutes plus tard, un camion chargé de planches et de coffres de bois prenait la direction du parc Lafontaine.

Le géant demeura avec Maria qui lui ordonna de ramasser la troupe et de baisser les tentes.

– Nous partons cette nuit ! ordonna-t-elle, notre travail est terminé.

– Qu'est-ce qu'on fait de celui-là ? demanda le géant, en désignant Julius, étendu par terre, près de l'amas de pierre.

– Il est gras ! ricana Maria, Atlas en fera un festin agréable.

Le géant s'éclata d'un gros rire gras et chargea Julius sur son épaule, pour se diriger vers la cage des fauves.

Une cage vide, près des autres, dont le géant fit activer la barrière de fer d'un tour de main, pour laisser tomber lourdement le gros Julius, sur le plancher de ciment.

L'hercule sympathique reprit connaissance, en touchant le sol ; il secoua sa grosse tête, ouvrit les yeux, pour réaliser que des barreaux de fer le séparaient de ses assaillants, qui le regardaient en riant.

– Qu'avez-vous fait de Diane ? cria le gros Julius.

– Ta petite amie est dans une boîte de bois, au milieu du bûcher que tes compatriotes idiots feront flamber, dans quelques minutes, en plein centre de votre joli parc Lafontaine ! ricana la fille Maria.

Les bandits s'éloignèrent, abandonnant Julius au milieu de la cage.

Se retournant subitement, l'hercule sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

Un rugissement de tonnerre lui révéla la présence du fauve, dans le coin de la cage.

Atlas, le lion féroce avait ouvert sa gueule béante pour laisser sortir ce rugissement à travers les crocs affilés et assoiffés de sang.

Julius eut un respir de satisfaction, lorsque la bête voulut bondir sur lui, un câble le retint à la muraille de ciment qui formait le mur arrière de la cage.

Mais l'hercule sympathique réalisa que le câble était trop petit pour tenir la bête très longtemps. Il chercha immédiatement, un moyen de sortir de cette cage, avant que le fauve romput le câble.

La cage était verrouillée de l'extérieur, à l'aide d'un gros cadenas. Impossible de sortir. Et le fauve continuait ses tentatives de bondir sur sa proie.

Avec angoisse, Julius voyait le câble se briser lentement, à chaque bond de la bête qui rugissait à faire trembler la cage de fer.

*

Yvan Pascal pénétra dans son bureau à onze heures quarante-cinq, poussant devant lui, le jeune Yvon Duval qui semblait se moquer éperdument de sa situation.

Les deux jeunes policiers n'avaient aucun espoir de lui soutirer des renseignements, mais ils étaient décidés à lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Le policier en devoir au bureau d'information, s'approcha du lieutenant et d'une voix surexcitée, lui cria :

– Vite, lieutenant, un message important d'un certain monsieur Monet, nous est parvenu depuis plusieurs heures...

– Qu'est-ce que c'est ? demanda nerveusement Yvan Pascal.

– Il demande que vous vous rendiez au cirque, sur l'emplacement du C.N.R., aux coins des rues Saint-Jacques et Saint-Rémi... il vous attend avec M^{lle} Roy... il semblait avoir des informations de première importance à vous communiquer !

– Sacrebleu ! ragea le lieutenant. Enfermez ce

gars-là et toi André, viens avec moi... allons, vite, nous n'avons pas de temps à perdre !

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'expliquer, les deux policiers étaient sortis, et la Buick noire d'Yvan Pascal fonça dans les rues de la ville, la sirène demandant le chemin.

*

Ce fut un réveil étrange pour Diane Roy. Elle était habituée de se réveiller toute à la fois et sauter hors du lit.

Cette fois-ci, une toute petite partie de son esprit se mit à fonctionner et elle se sentit paralysée des bras et des jambes.

Elle essaya de secouer la tête, pour faire fonctionner l'autre partie de son esprit, mais frappa un mur de bois et une aiguille géante sembla lui traverser la tête ; la douleur excessive se propagea dans tout son corps immobilisé par les cordes qui la retenaient ficelée comme un saucisson.

Elle leva les jambes qu'elle secoua durement pour frapper la paroi de bois qui la retenait prisonnière.

Ses sens commencèrent à fonctionner lentement et elle réalisa qu'elle était bâillonnée et ficelée à l'intérieur d'un coffre.

Elle tenta avec précaution de se défaire de ses liens, mais les cordes déchiraient la peau de ses poignets à la moindre tentative.

Dans cette obscurité complète, la jeune fille crut entendre des murmures de voix... et même... des cris de joie.

Il y avait foule autour de cette boîte, elle en était certaine... ou bien elle était devenue folle, ou, elle dormait et un cauchemar horrible... enfin, non, ce n'était pas possible puisque son odorat et son ouïe fonctionnaient parfaitement bien.

Oui... oui, bien sûr, un goût acre s'infiltra lentement dans la boîte et la fumée épaisse menaçait de l'étouffer.

– Mes yeux... ma gorge., oh... oh... ça... ça brûle !

La belle aventurière fut prise de panique. Elle ignorait où elle était, sauf dans un coffre et ce coffre était entouré d'un feu dont elle entendait parfaitement la crépitation des flammes.

Elle songea avec angoisse, qu'elle allait être brûlée vivante, et fit un dernier effort qui la cribla de douleurs atroces.

*

Julius Monet vit avec horreur que le fauve allait rompre la corde et le dévorer sans pitié.

L'hercule regarda autour de lui et aperçut un seul moyen de salut. Il remercia Dieu de cette idée qui pouvait retarder son supplice.

Apercevant un fil qui longeait la muraille de ciment au fond de la cage, il l'arracha brutalement et le brisa en deux, gardant un bout dans chaque main.

– Espérons que le courant électrique n'est pas coupé, songea-t-il.

À ce moment même, le fauve bondit et le câble se rompit, Julius fit un bond de côté et le fauve manqua sa proie, pour atterrir sur ses quatre pattes dans un rugissement terrible.

Le lion enragé se retourna lourdement pour fixer sa proie et s'avancer lentement.

Julius, tenant les deux fils électriques, appliqua les deux extrémités découvertes sur le museau de la bête qui recula, surprise par le choc.

Le petit jeu dangereux recommença plusieurs fois et Julius allait succomber à la fatigue, lorsqu'une voix familière cria son nom.

– Par ici, lieutenant Pascal, par ici ! cria joyeusement l'hercule.

Apercevant la scène, Yvan Pascal sortit son arme et abattit le fauve de quatre balles dans la tête.

S'armant d'un marteau trouvé un peu plus loin, André Rozon brisa le cadenas pour délivrer son futur beau-père qui les remercia, les larmes aux yeux.

– Vite ! Yvan ! cria-t-il avec angoisse, il faut

agir vite, quelle heure est-il ?

– Minuit, exactement, répondit, le lieutenant.

– Bon Dieu, reprit Julius, il est peut-être trop tard, Diane est prisonnière dans un coffre de bois que ces bandits ont jeté dans le brasier du parc Lafontaine.

– Dans le feu de la Saint-Jean ? s'exclama le lieutenant ! allons, vite, venez !

Les trois hommes coururent jusqu'à la voiture d'Yvan Pascal qui se mit en contact immédiatement, avec la sûreté municipale.

– Allô... allô, ici lieutenant Pascal, écoutez, et suivez les ordres suivants sans hésiter... alertez la caserne de pompiers près du parc Lafontaine et donnez ordre d'éteindre le feu de la Saint-Jean, immédiatement, au parc Lafontaine... il s'agit d'une vie humaine... je me rends immédiatement sur les lieux.

XI

Lorsque les trois hommes arrivèrent sur les lieux de la tragédie, une foule immense protestait contre les pompiers qui venaient d'éteindre leur feu de joie.

André Rozon s'approcha du chef des pompiers pour expliquer la situation, pendant que le lieutenant Pascal courut vers le bûcher éteint qui dégagait une odeur acre et étouffante.

Le cœur rempli d'angoisse il se mit à enlever les planches et les caisses à une rapidité inimitable, s'infligeant des brûlures aux mains, ne se rendant pas compte de la douleur.

Les pompiers, comprenant maintenant les raisons graves de ses agissements vinrent lui prêter main-forte.

Dix minutes plus tard, Diane reposait sur la banquette de cuir du camion de secours des

pompiers. Une tente d'oxygène lui redonna les couleurs qu'elle avait perdues.

Sa respiration devint plus normale et la belle aventurière ouvrit les yeux, pour apercevoir celui qui la fixait d'un regard submergé sous les larmes de joie.

– La deuxième bombe, murmura-t-elle, dans le char allégorique où sera Saint-Jean-Baptiste !

Et elle souria faiblement au lieutenant qui se pencha pour déposer un baiser sur les lèvres de celle qu'il adorait et qu'il avait eu peur de perdre à tout jamais.

– Il faudra que je t'épouse avant que tu ne te fasses tuer, mon amour ! répondit-il en souriant avec consolation. Et le défilé de la Saint-Jean-Baptiste aura lieu sans anicroches, grâce à toi, ma chérie. Ton courage et ton intuition nous ont sauvés d'une catastrophe dont les Canadiens français sauront te prouver leur reconnaissance.

*

Diane fut gardée à l'hôpital toute la nuit sous observation, pendant que la police provinciale, alertée par les autorités, capturait les espions quelques heures plus tard.

Le lendemain, un jeune couple heureux, assistèrent au défilé national de la fenêtre de la chambre de l'hôpital.

– Tu m'aimes ? demanda Diane.

– Tu ne peux pas t'imaginer à quel point ! reprit le jeune lieutenant, en enlaçant la jeune fille, dans ses bras vigoureux.

Les fanfares et les applaudissements de la foule à l'extérieur, complétaient le bonheur des deux amoureux.

À la semaine prochaine !

Cet ouvrage est le 529^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.